

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une vie d'homme

Moi, Pierre Huneau d'Yves Thériault

Yves Thériault, *Moi, Pierre Huneau*. Illustrations de Louisa Nicol. Coll. « L'Arbre ». Montréal, Éditions Hurtubise, HMH, 1976, 136 pp.

Gabrielle Poulin

Number 6, April–May 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1977). Review of [Une vie d'homme : *Moi, Pierre Huneau* d'Yves Thériault / Yves Thériault, *Moi, Pierre Huneau*. Illustrations de Louisa Nicol. Coll. « L'Arbre ». Montréal, Éditions Hurtubise, HMH, 1976, 136 pp.] *Lettres québécoises*, (6), 5–7.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

UNE VIE D'HOMME

Moi, Pierre Huneau¹

d'Yves Thériault

En dire assez, mais pas en dire trop. Un vieux bavasseux, ça énarfe le monde. J'ai été parlant — sans l'être — toute ma vie, m'a dire comme on dit.

(P. 135.)

La saison littéraire 1976-1977 tire à sa fin. A-t-elle été vraiment aussi médiocre qu'on se plaît à le laisser entendre en ce qui concerne la production romanesque? Pierre Huneau, lui, dirait, avec le bon sens pittoresque qui le caractérise: «Après l'embellie est venue l'accalmie, et pis le roule qui se place...» (31.) «Quelqu'un qui marche tête basse, apparence qu'il verra pas grand-chose du paysage. C'est rendu à bout d'âge qu'il voit tout à noir...» (49.) Maintenant que le brouillard s'est levé, des sommets se détachent où passent l'ombre et la lumière. Des îles ont surgi, ensorcelantes, mais également des barques fragiles qui ont sombré aussitôt ou vont s'échouer tout à l'heure. Avec *Les Rescapés*², André Major a ajouté un volet important au triptyque qui enclôt, comme pour les retenir et donner un sens à leur errance, ses «déserteurs». Cette trilogie, dans laquelle la vie et la mort, l'amour et la solitude, le rêve et le réel se disputent, dans un combat inégal, le cœur des hommes et le cœur du pays, fait de l'auteur du *Cabocho*³ l'un des romanciers les plus importants, non seulement de cette année, mais également de la décennie en cours. Victor-Lévy Beaulieu inaugure ses «Voyageries», dont les deux premiers tomes⁴, parus en 1976, laissent présager l'intérêt et l'ampleur. Des romans de Godbout, Lemoine, Ducharme, nous avons déjà parlé longuement. Gilles Archambault, Gilbert Larocque, André Maillet, Louis-Philippe Hébert, Claire de Lamirande poursuivent avec ténacité, ferveur et talent, une



démarche dont la littérature québécoise ne peut que bénéficier⁵, tandis que Jacques Brossard⁶, Jean-Yves Soucy⁷, et Yvon Rivard⁸, dans trois premiers romans exceptionnellement bien réussis et se rattachant à trois genres différents, ouvrent des perspectives intéressantes et prometteuses sur l'avenir prochain de la littérature québécoise.

Mais il aurait manqué quelque chose au concert des voix romanesques de '76 si Yves Thériault, ou plutôt Pierre Huneau, avait opté pour le silence. Maintenant qu'il a décidé de parler, sa voix, contrairement à celle de *l'Euguélonne*⁹, qui était aussi mécanique et répétitive

que celle d'une machine à prière ou d'un orgue de barbarie, s'enfle et s'enrichit des résonances de toutes ces voix inconnues que la vie et le destin ont étouffées. À première vue, on dira peut-être: «Ah! oui, *Moi, Pierre Huneau*, c'est du bon Thériault, un peu mince, cependant...» — «C'est bien, pas très nouveau, toutefois; ça ne défonce rien!» — «Oui, c'est simple... un peu facile cependant!» Pourquoi faut-il absolument qu'un récit court, traditionnel et simple soit balayé d'un geste désinvolte, tandis qu'un livre épais, oh! si épais! hermétique et apparemment complexe dans ses rouages automatiques, arrache des cris d'admiration? *Moi, j'ai aimé Moi, Pierre Huneau* et je vais essayer brièvement, d'une

façon conventionnelle et tout simplement, de dire pourquoi.

Pierre Huneau est un vieillard de quatre-vingt-dix ans, solitaire, en exil à l'autre bout du pays, sur la basse Côte-Nord, où l'ont entraîné, comme le courant irrésistible du fleuve, la vie, l'amour et le temps. Un homme, si puissant et si courageux soit-il, ne peut résister à ces forces qui se conjuguent pour le conduire vers son destin. Maintenant que la «Grande Route d'eau» irréversible est derrière lui, Pierre Huneau éprouve le besoin, pour voir clair à travers les murailles que le silence et le malheur ont dressées autour de lui, de refaire, en toute conscience, le voyage qu'il a accompli à petites étapes autrefois et sans savoir où il l'entraînait. Le seul moyen qui reste au pêcheur, dont même la barque a pourri, pour que sa mémoire le ramène en arrière en toute sécurité, c'est sa voix, c'est son langage. S'il n'a pas pu autrefois maîtriser les éléments dont il tirait sa subsistance, il doit aujourd'hui, — c'est sa revanche et sa grandeur, — discerner leur importance relative, les subordonner les uns aux autres et dégager de leur chaos la ligne pure et droite de sa vie. La voix de Pierre Huneau ira donc, à l'image du sang dans ses veines, du flot emporté vers la mer, directement, au bout de son récit sans risque de dévier ou de se laisser ensorceler par les mirages de la rhétorique ou du lyrisme.

Tout naturellement, Pierre Huneau engage son récit, comme autrefois sa barque et sa vie, entre les balises du temps. Sachant bien que dès la naissance les jeux sont faits, il retrace tout là-bas, dans «les amonts du fleuve», l'île de l'enfance que le fleuve venait envoûter de son appel. Ce fut son premier amour, celui qui l'a rendu digne de conquérir les autres. Il a presque tout oublié de ses premières années, sauf cet attrait du lointain. L'aval du fleuve devait lui donner Geneviève, la merveilleuse compagne qui allait lui permettre de s'ancre sur la terre ferme pour longtemps, et Florent, le précieux engagé dont le destin devait se servir pour que ni la barque, ni l'amour, ni la vie ne puissent l'attacher comme des racines:

Jamais j'métais senti aussi heureux. Vraiment, c'est pas rien, un homme qui voit toutes ses issues, les gens de son sang, l'arbre, qu'on dirait: l'arbre avec sa chousse, son mâtage, ses branches et ses branchailles. Il me semblait que ça devait être ça, le paradis. (128.)

Oui, Pierre Huneau a finalement pris l'aval, comme il le dit: «Mais pas d'une virée. J'y viens». (17.) Constamment, le cours du récit sera retenu par une volonté de respecter le lent cheminement des années, la juste proportion du bonheur et du malheur, de l'attente et de l'accomplissement:

J'sus pas venu vifement... ça s'est fait à partir de deux aut'vies... (13.)

On s'a pas arrimés en bon ménage du coup, moi et Geneviève. J'la savais mienne, j'avais ça en acquis. (21.)

Y'a fallu des années avant que le destin nous force à gigaiiller plus que not'pouvoir et plus que not'-vouloir. Mais c'est venu ben après. (32.)

Et ça été le dessein pour nos proches avenir. En tout cas, pour un bon bout de temps; en tout cas, jusqu'à ce que les choses viennent à se gager. Mais c'est pas venu tout seul, ni aussi vite que ça. (41.)

Pourtant, parmi ces années étales comme la mer, sans grande surprise, par trois fois, comme un intrus, le malheur a frappé. Quand l'imprévu porte un visage aimable, on l'appelle le hasard, sinon il faut bien l'identifier au destin. La mer, Geneviève, Florent sont apparus comme des bienfaits; le naufrage, le scandale et le feu ont frappé aveuglément: «Y m'a venu du mal dans ma vie. Par trois fois et j'compte pas pour Geneviève, mais ça c'est aut'chose.» (69.) En réalité, c'est par Florent, le «venant» accueilli telle une planche de salut, que le destin s'est frayé un chemin jusqu'à Pierre. Pourtant, le vieillard ne lui en a jamais voulu. Un instinct infailible l'a-t-il averti mystérieusement que Florent ne faisait que déclencher des forces obscures dont la source se-

crète était en lui-même, Pierre Huneau? Il fallait que ces forces dévastatrices soient libérées pour que l'âme de Pierre soit débarrassée de ces démons qui, depuis que le monde est monde, corrompent le cœur de l'homme et menacent sa paix: la cupidité, la sensualité et l'orgueil. «Par trois fois...» La première fois, Pierre perd sa barque; la deuxième fois, Florent lui prend sa fille (C'est cette nuit-là que Pierre se rend compte qu'il est davantage jaloux qu'horrifié); la troisième fois, il est dépouillé brutalement de toute sa descendance en laquelle il avait cherché un moment à se complaire, comme un dieu.

Malgré lui, Pierre a vaincu la triple tentation. L'emprise de la religion s'est révélée aussi puissante et aussi fatale que celle du destin. Si Pierre ne blasphème pas, pas plus que Job sur son fumier, il n'est pourtant pas dupe. Il sait que seule la peur continue de le garder vivant. Cette face de sa personnalité, Florent encore la lui a révélée comme un miroir impitoyable. Quand la barque fantôme apparaissait dans la nuit «avec son monde à bord», Florent «jurait sus la religion de son père et de sa mère, sus les souffrances du Grand Jésus et tout ce qu'on veut que c'était vrai d'Évangile, qu'il avait vu ça... Mais j'ai pas de supstitutions, proteste Pierre, j'ai jamais eu peur, pas plus que j'ménarrais de croyances du genre.» (60.) Si Pierre pourtant raconte sa vie aujourd'hui, c'est pour soulager sa conscience. Il n'avait pas besoin que le curé relie son malheur à sa désobéissance: — «Pierre, c'est pas pour rien que j'défends la danse,» — pour que le vieillard demande «pardon depuis ce temps-là, à deux genoux», sinon, il ne croirait pas que Geneviève est au ciel. «Me semble que le Bon Yeu est trop bon pour pas m'entendre. J'vas aller au ciel retrouver Geneviève. Ça serait trop bête d'être autrement.» (134.) Il sait lui, grâce à Florent quelles sont ces attaches qui ont brisé sa vie. Quant à son espérance, elle porte le même masque que le destin; elle ressemble à la résignation:

Bonjour la mer, adieu la mer, salut poissons! fleurisse le vent, hargne

tant que tu voudras, la vague va te chercher des océans, belle eau! et laisse-moi dormir sur les saphirages. J'ai quand même mérité ma calice de paix. (11.)

Moi, Pierre Huneau, c'est toute «une vie d'homme» racontée en 135 pages: un récit dense, serré où tous les mots sont nécessaires et efficaces. Pierre est ignorant; il possède un vocabulaire réduit, mais qu'à cela ne tienne! Il saura tout de même se faire comprendre. Sa libération est à ce prix et il fait pleine confiance aux ressources d'une langue par laquelle tous les siens ont toujours réussi à exprimer leur satisfaction, leurs besoins, leur émerveillement et leur tristesse. Cette langue est remplie d'images. Elle peut recourir à la comparaison juste, quotidienne — «c'te saison chambardée, qui avançait et reculait comme un cheval qui aurait été mené par un bégayeur» —, aux secrets des correspondances instinctives — «j'voyageais sairement» —, au serment, à l'hyperbole expressive dans laquelle souvent l'humour se glisse — «A un pour un d'accrochement, j'aurais eu de la marmaille à peupler une ville...» — à la litote — «J'avais pas eu tort de crêpe que le bécotage et ce qui s'ensuit avec Geneviève, ça serait plein d'allure» —, à la concrétisation qui décrit l'émotion par son effet physique et donne un corps vivant et sensible à tous les mouvements de l'âme:

*J'parle du coeur en danse...
j'aurais pu mourir de joie...
que le souffle me manque pour nous narrer...
le sang m'a tourné dans les veines...
l'air m'a manqué...
la peau tendue sur les os, les entrailles lacées...
le nâvement me prenait...
j'mai du coup senti alléger de tous les poids.*

Dans sa bouche, le cliché, que le «m'a dire comme on dit» réinventé, reprend une vitalité inespérée: j'ai pris racine... se parler dans les yeux, fréquenter pour le bon motif, se faire des enfants au plus coupant, tandis que les expressions pittoresques, qu'on croyait perdues, resurgissent plus expressives que jamais: «j'me sentais trop empiégonné pour

lâcher», «que j'aie de l'arse pour me faire valoir», «j'en ai fait mon beurre», etc.

Cependant, Pierre Huneau avoue souvent qu'il est incapable d'exprimer les choses comme elles le mériteraient. Ces aveux d'impuissance «littéraire» deviennent une ressource de plus, comme si alors les mots employés n'étaient plus que suggestions, épans, rythmes pour que l'imagination du lecteur prenne son envol:

*Dire comme ça, rend mal, j'sais,
on n'ara pas le creux et le vital.*

*Une couleur de ciel qui s'dit pas à
moins de savoir des mots rares...*

*et cent mille aut'choses que le
souffle me manque pour nous
narrer*

*On voudrait pouvoir décrocher des
huirlandes, des mots lumineux
comme des étoiles, les étaler pour
qu'on voie l'image trait pour trait
et trouver d'aut'mots encore pour
un rendit par-dessus tout, que ça
sa sache à tout vent la merveille
d'un soir semblable. (23.)*

Oui, j'ai aimé *Moi, Pierre Huneau*. Un livre, qu'on lit en deux heures, bien fait comme un conte, touchant comme la confiance d'un aïeul qui sait ce que parler veut dire. Un livre où la poésie naît d'une langue simple, colorée, vivante, belle dans ses rides autant que la figure paisible d'un vieillard. Un livre qui ressemble à la vie d'un homme, traversé comme elle d'embellies, d'accalmies et de tempêtes. La vie d'un homme, la vie d'une nation ensorcelée par un fleuve unique et fidèle. Le roman québécois en 1976, c'est aussi *Moi, Pierre Huneau*.

Gabrielle Poulin

LE GRAND PRIX LITTÉRAIRE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

est allé cette année à Gilles Marcotte pour son essai *Le Roman à l'Imparfait* dont nous parle Jacques Michon dans la rubrique des *Études littéraires*. Mais il y avait tout une liste d'excellents livres qui auraient pu aussi gagner le prix, surtout dans les romans, comme *Serge d'entre les morts* de Gilbert La Roque, *Moi, Pierre Huneau* de Yves Thériault, *Le Sang du souvenir* de Jacques Brossard pour n'en nommer que quelques uns. Précisons que c'est la deuxième fois que Gilles Marcotte remporte ce prix. Il l'avait obtenu il y a quelques années avec *Le Temps des poètes*, une autre étude littéraire. Le prix lui a été remis pendant la Foire du Livre de Montréal qui a eu lieu du 13 au 17 avril.

1. Yves Thériault, *Moi, Pierre Huneau*. Illustrations de Louisa Nicol. Coll. «L'Arbre». Montréal, Éditions Hurtubise, HMH, 1976, 136 pp.
2. André Major, *Histoires de déserteurs* (tome I: *L'Épouvantail*, Montréal, Éditions du Jour, 1974, 229 pp.; tome II: *L'Épidémie*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 218 pp.; tome III: *Les Rescapés*, Montréal, Quinze, 1976, 146 pp.) J'ai écrit deux articles sur les romans de Major dans la revue *Relations*: «Du Cabochon à l'Épouvantail: le pays d'André Major», dans *Relations*, 34 (1974): 286-287; «Au village du Québec», *Histoires de déserteurs*: la trilogie d'André Major, no 36 (1976): 188-190.
3. André Major, *Le Cabochon*. Coll. «Paroles». Montréal, Éditions Parti pris, 1964, 195 pp.
4. Victor-Lévy Beaulieu, *Blanche forcée*. Montréal, VLB, 1976, 213 pp; *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*. Montréal, VLB, 1976, 197 pp. («Les «Voyageries» de Victor-Lévy Beaulieu», dans *Relations*, no 37, mars 1977.)
5. Évidemment cette énumération n'est pas exhaustive; elle s'en tient aux noms les plus importants de 1976.
6. Jacques Brossard, *Le Sang du souvenir*, Montréal, La Presse, 1976, 235 pp. Ce roman m'apparaît comme l'un des mieux réussis de l'année 1976. Je lui ai consacré mon article d'avril dans *Relations*, intitulé «Un roman-miroir».
7. Jean-Yves Soucy, *Un dieu chasseur*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1976, 203 pp. (Prix de la Revue *Études françaises* pour 1976.)
8. Yvon Rivard, *Mort et naissance de Christophe Ulric*. Montréal, La Presse, 1976, 203 pp.
9. Louky Bersianik, *L'Euguéllonne*. Montréal, La Presse, 1976, 399 pp.